

UN soir, dans une de nos villes du sud, un train de réfugiés belges venait d'entrer en gare, et les pauvres martyrs un à un descendaient lentement, exténués et ahuris, sur ce quai inconnu, où des français les attendaient pour les recueillir. Traînant avec eux quelques hardes prises au hasard, ils étaient montés dans ces voitures sans même se demander où elles les conduiraient, ils étaient montés dans la hâte de fuir, d'éperdument fuir devant l'horreur et la mort, devant le feu, devant les indicibles mutilations et les viols sadiques,—devant tout ce qui ne semblait plus possible sur la Terre, mais qui couvait encore, paraît-il, au fond des piétistes cervelles allemandes, et qui tout à coup s'était déversé, sur leur pays et sur le nôtre, comme un dernier vomissement des barbaries originelles. Ils n'avaient plus ni village, ni foyer, ni famille, ceux qui arrivaient là sans but, comme des épaves, et la détresse éffarée était dans les yeux de tous. Beaucoup d'enfants, de petites filles, dont les parents s'étaient perdus au milieu des incendies ou des batailles. Et aussi des aïeules, maintenant seules au monde, qui avaient fui sans trop savoir pourquoi, ne tenant plus à vivre mais poussées par un obscur instinct de conservation; leur figure, à celles-là, n'exprimait plus rien, pas même le désespoir, comme si vraiment leur âme était partie et leur tête vidée.

Deux tout petits, perdus dans cette foule lamentable, se tenaient serrés par la main, deux petits garçons, visiblement deux petits frères, l'aîné, qui avait peut-être cinq ans, protégeant le plus jeune qui pouvait bien en avoir trois. Personne ne les réclamait, personne ne les connaissait. Comment avaient-ils compris, trouvés tout seuls, qu'il fallait monter dans ce train, eux aussi, pour ne pas mourir? Leurs vêtements étaient convenables et ils portaient des petits bas de laine bien chauds; on devinait qu'ils devaient appartenir à des parents modestes, mais soigneux; sans doute étaient-ils fils de l'un de ces sublimes soldats belges, tombés héroïquement au champ d'honneur, et qui avait dû avoir pour eux, au moment de la mort, une suprême pensée de tendresse. Ils ne pleuraient même pas, tant ils étaient anéantis par la fatigue et le sommeil; à peine s'ils tenaient debout. Ils étaient incapables de répondre quand on les questionnait, mais surtout ils ne voulaient pas se lâcher, non. Enfin le grand aîné, crispant toujours sa main sur celle de l'autre, dans la peur de le perdre, prit tout à coup conscience de son rôle de protecteur et trouva la force de parler à la dame à brassard penchée vers lui:

"Madame," dit-il, d'une toute petite voix suppliante et déjà à moitié endormie, "Madame, est-ce qu'on va nous coucher?" Pour le moment, c'était tout ce qu'ils étaient capables de souhaiter encore, tout ce qu'ils attendaient de la pitié humaine: qu'on voulût bien les coucher. Vite on les coucha, ensemble bien entendu, et ils s'endormirent aussitôt, se tenant toujours par la main et pressés l'un contre l'autre, à la même minute plongés tous les deux dans la tranquille inconscience des sommeils enfantins. . . .

30

Une fois, il y a longtemps, dans la mer de Chine, pendant la guerre, deux petits oiseaux étourdis, deux minuscules petits oiseaux, moindres encore que nos roitelets, étaient arrivés je ne sais comment à bord de notre cuirassé, dans l'appartement de notre amiral, et, tout le jour, sans que personne du reste cherchât à leur faire peur, ils avaient voleté là de côté et d'autre, se perchant sur les corniches ou sur les plantes vertes.

La nuit venue, je les avais oubliés, quand l'amiral me fit appeler chez lui. C'était pour me les montrer, et avec attendrissement, les deux petits visiteurs, qui étaient allés se coucher dans sa chambre, posés d'une patte sur un frêle cordon de soie qui passait au-dessus de son lit. Bien près, bien près l'un de l'autre, devenus deux petites boules de plumes qui se touchaient et se confondaient presque, ils dormaient sans la moindre crainte, comme très sûrs de notre pitié. . . .

Et ces pauvres petits belges, endormis côte à côte, m'ont fait penser aux deux oisillons perdus au milieu de la mer de Chine. C'était bien la même confiance et le même innocent sommeil;—mais des sollicitudes beaucoup plus douces encore allaient veiller sur eux. . . .

Pierre Loti

TRANSLATION by Florence Simmonds

TWO POOR LITTLE BELGIAN FLEDGLINGS

At evening in one of our southern towns, a train full of Belgian refugees ran into the station, and the poor martyrs, exhausted and bewildered, got out slowly, one by one, on the unfamiliar platform, where French people were waiting to receive them. Carrying a few possessions caught up at random, they had got into the carriages without even asking whether they were bound, urged by their anxiety to flee, to flee desperately from horror and death, from unspeakable mutilation and Sadic outrage—from things that seemed no longer possible in the world, but which, it seems, were lying dormant in pietistic German brains, and had suddenly belched forth upon their land and ours, like a belated manifestation of original barbarism. They no longer possessed a village, nor a home, nor a family; they arrived like jetsam cast up by the waters, and the eyes of all were full of terrified anguish. Many children, little girls whose parents had disappeared in the stress of fire and battle; and aged women, now alone in the world, who had fled, hardly knowing why, no longer caring for life, but moved by some obscure instinct of self-preservation.

Two little creatures, lost in the pitiable throng, held each other tightly by the hand, two little boys obviously brothers, the elder, who may have been five years old, protecting the younger, of about three. No one claimed them, no one knew them. How had they been able to understand, finding themselves alone, that they too must get into this train, to escape death? Their clothes were decent, and their little stockings were thick and warm; clearly they belonged to humble but careful parents; they were, doubtless, the sons of one of those sublime Belgian soldiers who had fallen heroically on the battle-field, and whose last thought had perhaps been one of supreme tenderness for them.

They were not even crying, so overcome were they by fatigue and sleepiness; they could scarcely stand. They could not answer when they were questioned, but they seemed intent, above all, upon keeping a tight hold of each other. Finally the elder, clasping the little one's hand closely, as if fearing to lose him, seemed to awake to a sense of his duty as protector, and, half asleep already, found strength to say, in a suppliant tone, to the Red Cross lady bending over him: "Madame, are they going to put us to bed soon?" For the moment this was all they were capable of wishing, all that they hoped for from human pity: to be put to bed.

They were put to bed at once, together, of course, still holding each other tightly by the hand, and nestling one against the other, they fell at the same moment into the tranquil unconsciousness of childish slumber.

Once, long ago, in the China Sea, during the war, two little frightened birds, smaller even than our wrens, arrived I know not how, on board our iron-clad, in our admiral's cabin, and all day long, though no one attempted to disturb them, they fluttered from side to side, perching on cornices and plants.

At nightfall, when I had forgotten them, the admiral sent for me. It was to show me, not without emotion, the two little visitors, who had gone to roost in his room, perched upon a slender silken cord above his bed. They nestled closely together, two little balls of feathers, touching and almost merged one in the other, and slept without the slightest fear, sure of our pity. And those little Belgians sleeping side by side made me think of the two little birds lost in the China Sea. There was the same confidence, and the same innocent slumber;—but a greater tenderness was about to watch over them.